

M. Leroy montre avec lucidité les dangers de cette doctrine bien qu'il apprécie le génie de ses deux créateurs.

Il juge, à juste titre, assez sévèrement la méthode logico-mathématique des descriptivistes américains B. Bloch, G. Träger et Z. S. Harris qui éliminent le sens de leurs recherches puisqu'ils considèrent comme pertinent seul le critère de distribution.

Il admet les avantages des méthodes de la logique formelle et des méthodes mathématiques, telles que la statistique et le calcul des probabilités, dont se sert N. Chomsky, il avoue qu'elles sont précieuses pour l'enseignement partique des langues; il reconnaît que la collaboration des linguistes avec les mathématiciens et les techniciens peut être fertile (la linguistique appliquée, la traduction automatique), mais il constate un résultat fâcheux de l'emploi de ces méthodes: la renaissance du vieux mythe schleichérien d'après lequel la linguistique est une des sciences de la nature. Il s'oppose contre la glotto-chronologie ou lexicostatistique et il insiste sur la nécessité de faire la liaison entre la spéculation pure et l'exploitation des données.

M. Leroy nous fait voir les grandes différences entre divers groupes de structuralistes: les glossématiciens, considérant la forme comme la seule pertinente du point de vue linguistique, expliquent la substance par rapport à la forme selon une méthode déductive tandis que les structuralistes américains, en analysant les éléments de la substance concrète et en les définissant par rapport au tout en lequel ils s'organisent, tentent de découvrir la structure par une méthode inductive.

Très instructives sont certaines constatations, citations, observations et remarques concernant le signe et son caractère arbitraire, le rapport entre la langue et la parole, la synchronie et la diachronie, la linguistique psychologique (O. Jespersen, J. van Ginneken, F. Brunot), l'école sociologique (Meillet, Vendryes, Bloomfield), les thèses individualistes (B. Croce et ses épigones: K. Vossler, G. Bertoni et les néolinguistes: M. Bartoli, G. Devoto), la dialectologie indo-européenne, le mécanisme et le mentalisme (celui-ci représenté surtout par E. Sapir et la revue *Word*, celui-là par Bloomfield, l'École de Yale et la revue *Language*), la linguistique soviétique, la phonétique, la typologie linguistique (un exposé très instructif contenant les classifications de F. N. Finck, A. Scherer, E. Lewy, E. Sapir) et la sémantique (S. Ullmann, P. Guiraud, G. Matoré).

Dans la conclusion, M. Leroy fait la revue des illusions suivantes: Au XIX<sup>e</sup> siècle, le langage a été considéré successivement comme un organisme vivant (Schleicher), un bien social supra-individuel localisé dans la conscience collective d'une communauté linguistique (quelques partisans de la conception sociologique), un système de formes détachées des contingences, une entité supra-humaine métalinguistique (quelques structuralistes américains et glossématiciens), une structure logico-mathématique (certains partisans de la linguistique mathématique et appliquée). Par conséquent, la linguistique a été rangée, à tort, parmi les sciences de la nature ou parmi les sciences exactes ou bien pris pour une science auxiliaire de la sociologie, mais il faut constater qu'elle est une science humaine et ne peut donc se raccrocher aux méthodes des sciences naturelles ni espérer à la certitude et à l'exactitude mathématiques.

Non seulement de nombreuses citations, mais encore et surtout de fines caractéristiques de tous les courants de la linguistique moderne prouvent que l'auteur les connaît à fond. Il impose aussi par l'objectivité avec laquelle il apprécie les mérites de tous les chercheurs et de tous les courants étudiés, sans toutefois cacher leurs erreurs. Les lecteurs lui sauront bon gré de mille détails intéressants et instructifs (qui leur faciliteront la compréhension de divers points de vue et conceptions) ainsi que de maintes observations pénétrantes, par exemple sur l'origine du langage, sur les rapports de ce dernier avec la mentalité nationale, etc.

L'orientation dans l'ouvrage est facilitée par de nombreux renvois et par deux index (nominum et rerum).

Otto Ducháček

**Études sur le langage enfantin** par Marcel Cohen, Irène Lézine, Francis Kocher, Alfred Brauner, Laurence Lentin, Andrée Tabouret-Keller. (Paris, Editions du Scarabée, 1962; 194 pages.)

Ce recueil de six études est introduit par un avant-propos de M. Cohen, le grand linguiste français, qui a déjà préconisé un développement intensif de la pédo-linguistique dans son livre bien connu aussi dans notre pays, *Sur l'étude du langage enfantin* (Paris 1952).<sup>1</sup> De même le présent ouvrage, M. Cohen l'a préparé dans l'espoir „que les études se multiplieront et seront nourries le plus possible, ... qu'il devra en résulter une facilité plus grande pour les travaux futurs, et un encouragement à les pousser toujours plus loin, dans l'intérêt de la science et de la pédagogie.“ Ceci est très juste, car cet ouvrage collectif mérite l'attention des linguistes aussi bien que celle des logopèdes et des pédagogues.

Les linguistes s'intéresseront surtout à la première des études, rédigée par M. Cohen lui-même est qui est — d'après l'auteur — „à certains égards un résumé, à d'autres un prolongement de son

travail" publié en 1952. Ce qui nous semble une appréciation trop modeste, vu une série d'idées et d'observations très importantes pour tous ceux qui voudront ou s'occuper de la pédolinguistique, ou insister sur la phonétique du français moderne, ou s'adonner à l'enseignement de la langue parlée. Citons au moins quelques-unes des riches idées lancées par M. Cohen:

L'ignorance des notions de l'articulation pèse lourdement sur l'enseignement de la langue. — Il faut pallier la carence de l'enseignement de la phonétique. — La fixation sur les parents pour la désignation ou pour l'appel est relativement tardive et souvent postérieure à l'apparition du premier mot ou de plusieurs premiers mots.<sup>2</sup> Certains enfants emploient spontanément des répétitions de syllabes... D'autre part certains enfants pratiquent des triplements au lieu de doublements. — Prière de mettre en réserve la grammaire enseignée (et mal enseignée) et d'observer la réalité! — Il n'est sans doute pas absurde de dire que certains phénomènes linguistiques se trouvent „dans l'air“ à certains moments, dans certains lieux, et n'ont besoin que de causes infimes (spécifions suivant la vraisemblance des contacts très fugitifs) pour se propager. — Il faut aussi que les parents s'observent dans les deux sens — prennent conscience de la manière dont ils parlent, et prennent garde de parler sensiblement comme ils désirent que leurs enfants parlent.<sup>3</sup> — Les maîtres d'écoles se préoccupent avant tout de la langue écrite et surtout de l'orthographe, en négligeant trop souvent les exercices d'élocution.

Le linguiste trouvera outre cela dans le texte de très intéressantes remarques sur la prononciation du français contemporain et même de précieux renvois à la littérature.

La seconde étude, écrite par Irène Lézine, est consacrée aux problèmes posés par l'apprentissage du langage chez le jeune enfant en fonction de ses différents milieux de vie. Elle contient d'importantes conclusions pédagogiques et elle s'appuie sur une riche bibliographie où sont cités aussi les nouveaux ouvrages russes.

La troisième étude a été rédigée par Francis Kocher, logopédeute à Genève, l'auteur du livre *La rééducation des dyslaliques* (Paris 1959). L'auteur nous donne un précis très clair et instructif sur divers troubles de la parole et du langage, avec l'explication de leur traitement. Il a voulu „surtout montrer que la correction des troubles du langage ne dépend pas simplement du choix des exercices mais du contexte dans lequel évolue l'enfant“. — Pour le diagnostic des troubles du langage l'auteur recommande aussi entre autres l'examen de la latéralité qui — comme le constatent plusieurs auteurs modernes — peut entrer en jeu dans ce cas.<sup>4</sup>

Ce sont surtout les pédagogues qui s'intéresseront à l'étude d'Alfred Brauner, *Le langage de l'enfant et l'influence de l'entourage*. Mais, même les phonéticiens y trouveront d'intéressantes remarques. L'auteur part de la devise que „la langue est un produit social et ne s'impose pas. Elle reflète nos besoins, nos possibilités, dans le cadre de la collectivité.“ Il réfléchit sur le style de la vie moderne et des conséquences qui s'en suivent pour l'éducation du langage chez les enfants hospitalisés dans les crèches. („Aimer son enfant n'est pas assez. Il faut avoir du temps pour lui parler.“) Le pédolinguiste trouvera, dans cette étude, du matériel pour l'analyse des réalisations phonétiques dans le langage de l'enfant. — Mais, en ce qui concerne le tronquement des mots dans le langage enfantin, la chose n'est pas aussi simple que l'auteur le croit. Car même dans les langues où la racine du mot est accentuée, quelques enfants ne retiennent que la fin des mots, donc la partie non-accentuée. — Tout le monde sera d'accord avec l'auteur qui croit que quelques côtés de la civilisation moderne inhibent le développement de la parole chez l'enfant, comme p. ex. la radio. („L'enfant après avoir désappris à lire, désapprend aussi à écouter.“)

On trouve la même idée dans l'article suivant, *Sur le problème de l'apprentissage du langage à l'école maternelle*, par Laurence Lentini. L'auteur déclare que „la télévision est plus permanente, plus envahissante, donc plus nocive que la radio et le cinéma... Elle n'est pas destinée à enseigner la langue.“ Dans ses conclusions l'auteur aboutit à l'exigence — bien juste mais pas encore réalisée dans tous les pays — „qu'il faudrait pour les écoles maternelles un personnel ayant reçu une formation professionnelle sérieuse en ce qui concerne l'apprentissage du langage.“

Le recueil se termine par l'étude d'Andrée Tabouret-Keller, *Vrais et faux problèmes du*

<sup>1</sup> Cf. la revue *Časopis pro moderní filologii* 36 (1954) 115—117.

<sup>2</sup> On constate le même fait dans l'étude tchèque *L'accroissement du vocabulaire dans le langage de l'enfant*. (Universitas Carolina, Philol. vol. I (1955) 85—107.

<sup>3</sup> La même exigence a été proclamée par un auteur tchèque. (M. Weingart, *Český jazyk v přítomnosti*, Praha 1934.)

<sup>4</sup> Dans la nouvelle littérature tchèque on trouve le livre de Miloš Sovák, *Laterálna jako pedagogický problém* (Latéralité comme un problème pédagogique), Praha 1962; 266 pages, avec les résumés en russe, en anglais et en allemand.

*bilinguisme*.<sup>5</sup> En s'appuyant sur une méticuleuse documentation, l'auteur „proteste contre l'assertion qui dit que le bilingue est un arriéré; il y a des bilingues arriérés, mais ce n'est pas à cause du bilinguisme, c'est à cause de l'ensemble des facteurs économiques et sociaux qui jouent dans la détermination de la situation de bilingue“. L'étude est importante non seulement du point de vue pédagogique, mais aussi du point de vue du linguiste qui y trouvera bien des remarques sur les emprunts des mots d'une langue à une autre langue. On doit même être d'accord avec l'auteur que la question du bilinguisme devient de plus en plus importante, parce que „l'extension croissante des bilinguismes dans le monde doit conduire à un intérêt grandissant pour les problèmes linguistiques, sociaux et psychologiques qui s'y rattachent.“

La *bibliographie générale* par laquelle l'ouvrage se termine, enrichit la fameuse bibliographie de Werner F. Leopold. Tous ceux qui voudront désormais s'occuper de l'étude du langage enfantin ne pourront point se dispenser de la lecture du présent livre et ils seront reconnaissants à M. Cohen de l'avoir publié.

Karel Ohnesorg

*Ruth Hirsch Weir: Language in the Crib*, Mouton & Co, The Hague, 1962, pp. 216

The present book is a very interesting and valuable contribution to the study of the child's acquisition of language. It deals with certain aspects of the language of a two-and-one-half year old boy. The investigation focuses on language, both as a skill, that is, in its distinctive function, and as a means of communication, that is, in its significative function. The child's language is studied here as a self-contained system under special circumstances, namely, when he talks to himself just before falling asleep. Some comparison is made between the child's language of these pre-sleep monologues and his day language on the one hand, and the language of the adults around him on the other. (This is certainly in agreement with Marcel Cohen who calls for comparison between the child's language and the language of the adults around the child.) The child's language in the recordings is completely spontaneous, that is to say, he was at no time aware that his speech was recorded. Thus the question of the child's awareness of being observed and the consequent validity of data often discussed in literature on child's language, is not relevant here. The basic corpus underlying this study are nine tapes recorded at a period of two months, transcribed and analyzed. The author supposed it to be more convenient to start the phonemic analysis from larger units, and, by breaking them up, to arrive at the minimal functional unit, the phoneme and its constituent features. This is also more consistent with the linguistic development of the child, which does not proceed from using single phonemes to arrive at larger units but starts with a larger unit which is then broken up into phonemic constituents and contrasts.

Under prosody, the author includes intonation, pauses and stress. The length, on the other hand, is taken up together with complex syllabic nuclei since its patterning is in variation with them.

It is frequently noted in observations on the linguistic development of the child that intonation is one of the earliest linguistic feature acquired by a child. The present study confirms the fact as far as the purely imitative phonetic aspect of language acquisition is concerned. It seems, however, that the previous investigations have not tried to analyze intonation from a structural point of view. Ruth Weir's study, on the other hand, is a piece of valuable research in this respect. She finds three pitch levels in her boy's speech, which are, however, not used contrastively. A fourth level occurs, higher than any others, in calls and urgent requests. In terms of contours, the most frequent one is *falling*; next in frequency is a *rising* contour; a *sustained* one is found least frequently. But here again the author is unable to discover a functional relationship among them. Nevertheless, intonation does perform a certain function, but on a different level: it serves as a marker of sentence boundaries. The syntactic structures found in the corpus are varied, but a sentence can most readily be defined by an intonation contour with either a final fall or final rise, or by a sustained pitch, each followed by pauses of varying length.

As for the stress, two contrastive levels can be identified in the boy's linguistic system, phonemically *stressed* and *unstressed*. The child uses contrastive stress in accordance with standard English consistently and correctly. But he does have a tendency to overuse the feature of stress that is to place it on an additional syllable to the one bearing stress.

<sup>5</sup> L'auteur a publié sur ce sujet encore d'autres études: *L'acquisition du français écrit par des enfants de langue maternelle dialectale allemande* (Le Courrier de la Rech. Pédag. 1959, No 10). — *Problèmes psychopédagogiques du bilinguisme*. (Rev. Inter. Pédag. 1960, 6, No 1).